

L'INFORMATION

le point de vue d'un diffuseur

par **LUCE BROSSARD**

Direction générale du développement pédagogique
Ministère de l'Éducation

Généralement perçue comme une chose aride, compliquée, voire incompréhensible, la recherche suscite peu d'intérêt dans la population. Pour les gens, c'est une affaire de spécialistes qui se discute entre spécialistes. Il faut dire à la décharge du public que la recherche s'expose à avoir cette image plus ou moins bonne. En effet, chercheuses et chercheurs, enfermés dans un langage hermétique et une méthodologie lourde, ne font pas tous les efforts nécessaires pour être compris par le citoyen ordinaire.

Si on voulait résumer de façon un peu caricaturale la situation de l'information sur la recherche en éducation, on pourrait faire dire aux diffuseurs : « L'information sur la recherche n'est pas diffusée parce que le public n'est pas intéressé », à quoi les chercheurs, appuyés peut-être par le public, rétorqueront : « Le public n'est pas intéressé parce que l'information sur la recherche n'est pas diffusée ». Ces affirmations à l'emporte-pièce ne tiennent évidemment pas compte de toute la réalité. Elles illustrent cependant l'absence de dialogue entre les parties en présence.

Absence de dialogue d'une part entre les chercheurs et les communicateurs professionnels (journalistes, responsables de publications, etc.) pour parler des recherches en cours et s'assurer que les résultats de recherches terminées sont bien interprétés et bien compris ; absence de dialogue d'autre part entre les chercheurs, les communicateurs et les différents publics pour déterminer les besoins précis d'information. Tout le monde n'a pas besoin de toutes les informations. Il faut donner à chacun ce qui répond à ses préoccupations. Le grand public s'intéresse surtout à l'état général de l'éducation. Il paie des taxes et veut savoir à quoi sert l'argent dépensé. Les chercheurs quant à eux veulent suivre de près le développement des connaissances dans leur domaine ou dans des domaines connexes.

Tout cela est légitime, mais il me semble que les principaux destinataires des informations sur la recherche relative à l'éducation devraient être les éducateurs et les éducatrices ! En effet, si on considère que l'éducation est avant tout une pratique, on trouvera essentiel de donner aux praticiens tous les éléments d'information qui peuvent enrichir leur action auprès des jeunes.

On peut toujours se demander si l'information sur la recherche satisfait les attentes des divers publics, et plus particulièrement celles des enseignants, et si la situation peut être améliorée, mais on devra tout au long de la discussion tenir compte de la concurrence dans ce domaine. En effet, l'information sur la recherche est un élément de toute l'information dirigée vers les enseignants : programmes, guides pédagogiques, matériel didactique, outils d'évaluation, documents de toute provenance (autres ministères, musées, Croix-rouge, Ambulance Saint-Jean, etc.). Nous sommes ici devant une surabondance plutôt qu'un manque, ce qui donne à penser que l'information sur la recherche devra être particulièrement pertinente et stimulante pour retenir l'attention des éducateurs.

Voyons dans un premier temps comment se fait l'information sur la recherche chez nous, en présentant notamment les choix faits par *Vie pédagogique*. Dans un deuxième temps, j'exposerai les principales difficultés rencontrées. Enfin, je présenterai quelques propositions visant à améliorer la qualité de l'information sur la recherche destinée aux éducateurs et aux éducatrices.

Ce ne sont pas les moyens qui manquent

Tous les moyens de communication traitent à leur manière de la recherche en éducation. Ils n'en parlent peut-être pas autant ni de la façon que les chercheurs le souhaitent, mais ils en parlent, en imposant leur public, leurs règles et leurs limites.

Les grands médias

Par cette voie, royale pour plusieurs à cause du public rejoint et de l'effet sur les autorités, l'information sur la recherche prend les couleurs du spectacle, quand ce ne sont pas celles du désastre ou du scandale. Les grands médias s'intéressent surtout à la recherche qui évalue le rendement de notre système éducatif et, comme on le constate tous les jours, pour eux, une bonne nouvelle constitue rarement une nouvelle. Ils se méfient instinctivement, souvent avec raison, des rapports de recherche qui démontrent que tout va bien, particulièrement lorsque ces rapports proviennent des organismes publics. Ce qui ne veut pas dire qu'ils tairont cette information ; ils la traiteront avec prudence. Par contre, on se souvient tous des manchettes sur les jeunes qui ne savent plus écrire en bon français ou, plus récemment, sur les cégépiens et les cégépiennes qui, paraît-il, ne maîtrisent pas la pensée formelle. Ce type d'information, à grand renfort de données brutes, affirme beaucoup plus qu'il n'explique. Ces manchettes laissent au public une image si prégnante que des dizaines de recherches, produisant des résultats contraires sur le même sujet, arrivent avec peine à la faire disparaître. Les enseignants et les enseignantes qui dépendent des mêmes sources que les autres citoyens pour se faire une idée générale de l'état de l'éducation dans leur propre pays, reçoivent aussi cette information qui leur renvoie une image globale de l'école et d'eux-mêmes. Cette image sociale de l'école transmise par les médias n'est pas sans influencer la pratique de l'enseignement et même les attitudes des éducateurs.

On peut même aller jusqu'à dire que le traitement des résultats de la recherche en éducation dans les grands médias fait du bien aux journalistes et aux chercheurs beaucoup plus qu'il n'en fait à l'éducation. En attirant l'attention de la population sur un problème, parfois réel, parfois faux, très souvent mal posé, les médias obligent les pouvoirs publics à faire quelque chose. Dans certains cas, ces derniers utilisent les résultats d'autres recherches pour réfuter les affirmations avancées, dans d'autres cas, ils allouent des crédits pour pousser plus loin la recherche ou pour remédier à la situation décrite, alors qu'il y a des besoins plus pressants ailleurs.

Les revues spécialisées

Ces revues sont de deux types : les savantes, souvent produites par les universités et celles qu'on dit de vulgarisation.

Les premières sont entièrement consacrées à la recherche en éducation et plus particulièrement à celle qui a pour but premier le développement de la connaissance. Ces publications ont un tirage limité ; elles s'adressent à un public restreint et très spécialisé qui est au départ intéressé par la recherche. On s'y parle entre chercheurs, dans un langage de chercheurs, de sujets qui intéressent les chercheurs. Ces revues ne tentent nullement d'informer l'ensemble des éducateurs sur les recherches en cours ou sur les recherches terminées.

Cette mission revient, semble-t-il, aux revues spécialisées certes, mais ayant un souci de vulgarisation. Issues d'associations d'enseignants (*Québec français, Le Troc, Spectre*, etc.), de l'association des directeurs d'école (*Information*), de mouvements engagés dans la promotion d'une idéologie ou d'une pédagogie (*Pédagogie ouverte, La maîtresse d'école*), d'organismes publics (*Vie pédagogique, Dimensions, Prospectives*), ces revues livrent à leurs lecteurs, des éducateurs et des éducatrices pour la plupart, les informations sur la recherche qu'elles jugent pertinentes, c'est-à-dire qui leur semblent, à tort ou à raison, répondre le mieux aux besoins de leur public.

Vie pédagogique par exemple diffuse les résultats des recherches qui ont un lien assez direct avec la pratique pédagogique. Ce sont, de façon générale, les recherches qui permettent aux enseignants et aux enseignantes :

1. de mieux connaître les diverses composantes de leur milieu ou de leur action. Par exemple, la recherche de l'INRS sur le cheminement scolaire des élèves du professionnel court, celle sur les habitudes de lecture des élèves, celle sur les enseignants et les enseignantes du Québec ;
2. de s'instrumenter pour améliorer leur pratique pédagogique. Par exemple, la recherche de M. de Landsheere sur les comportements non verbaux de l'enseignant et celle de la Commission des écoles catholiques de Montréal sur des approches nouvelles dans l'enseignement du français ;
3. d'évaluer le rendement de certaines approches pédagogiques ou de certaines mesures mises en place pour corriger une situation. Par exemple, l'évaluation de l'Opération Renouveau et l'analyse faite par des chercheurs américains des résultats de plusieurs recherches sur l'enseignement individualisé au secondaire.

L'information sur la recherche ne passe pas nécessairement par le compte rendu d'un rapport de recherche. La description de certaines expériences pédagogiques, de même que la discussion des mérites et des limites de certaines approches pédagogiques, constituent aussi des occasions de livrer les résultats des recherches les plus récentes sur le sujet. Cette façon de présenter les choses attire moins l'attention sur les chercheurs, mais elle établit clairement les liens entre la recherche et la pratique pédagogique.

À *Vie pédagogique*, nous faisons l'hypothèse que plus nous arriverons à mettre en lumière les relations entre la recherche et l'action de l'éducateur, plus nous intéresserons nos lecteurs à la recherche en éducation. Il est cependant extrêmement difficile de dire jusqu'à quel point nous réussissons à éveiller l'intérêt des éducateurs et encore plus de déterminer quel usage ils font de l'information que nous leur livrons.

Les congrès et les colloques

Si les revues de vulgarisation constituent un assez bon moyen de diffusion de l'information sur la recherche en éducation, les congrès et les colloques permettent de transmettre une information de qualité, en plus de fournir aux chercheurs l'occasion de recevoir les réactions des éducateurs. Les chercheurs qui profitent des colloques et des congrès pour faire connaître leurs travaux savent immédiatement comment les éducateurs perçoivent le travail qu'ils ont fait et ce qu'ils en retiennent. Ils peuvent aussi profiter de l'occasion pour vérifier ce que les éducateurs et les éducatrices attendent de la recherche en éducation. Ce moyen comporte aussi ses limites, puisqu'il permet de rejoindre un nombre limité de personnes à la fois.

Le problème des diffuseurs : trouver et choisir l'information

Je décrirai ici une réalité propre à *Vie pédagogique*, mais je ne serais guère étonné si d'autres communicateurs s'y reconnaissaient. L'information sur les recherches en cours ou sur les recherches terminées n'arrive pas toute seule sur le bureau des responsables de publications. Bien sûr, quelques chercheurs et chercheuses prennent l'initiative de proposer des articles sur leurs recherches ou encore d'envoyer le rapport d'une recherche qu'ils viennent de terminer, mais ceux-là sont l'exception. La plupart du temps, il faut repérer dans les répertoires — qui sont habituellement conçus pour des spécialistes —, des sujets qui nous semblent répondre à des préoccupations de nos lecteurs ou qui constituent un apport intéressant pour les éducateurs.

Nous communiquons ensuite avec les chercheurs. Certains, il faut bien le dire, ne sont pas intéressés à publier dans une revue qui n'a pas le prestige des revues internationales destinées aux chercheurs du monde entier. D'autres veulent bien communiquer les résultats de leurs recherches, mais arrivent difficilement à se détacher de leur rapport de recherche et à rendre leur texte accessible à des lecteurs non spécialistes.

De plus, il faut enlever des sujets retenus les recherches dont les résultats ne seront jamais publiés, parce qu'ils ne répondent pas aux attentes de ceux qui les ont commandées ou parce qu'on n'en finit plus de compiler les données et que ces dernières deviennent périmées, ou encore parce qu'on se rend compte après coup des limites de l'échantillon étudié. Finalement, on s'aperçoit que le matériel qu'on peut diffuser n'est pas si abondant qu'on le croyait au départ.

Les choses ne sont pas plus simples lorsqu'on détermine d'abord un bon sujet d'article et qu'on veut ensuite savoir où en est la recherche québécoise sur cette question. Les répertoires de recherches en cours n'expliquent pas suffisamment le contenu de la recherche et il n'existe pas d'autres sources d'information faciles à consulter. Il ne s'agit évidemment pas ici des recherches qui ont déjà fait l'objet de publications et qu'on pourrait retrouver dans les répertoires habituels.

En ce qui concerne les recherches effectuées à l'étranger, il nous arrive de commenter un ouvrage récent, ou de publier la traduction d'un article paru dans une revue produite à l'extérieur du Québec ou de présenter un article synthèse des plus récentes recherches sur un sujet particulier.

Après ce tour d'horizon de l'information sur la recherche, peut-on dire que cette information est suffisante ? Il me semble qu'aussi longtemps que les éducateurs et les éducatrices auront une image plutôt négative de la recherche, on pourra dire que l'information n'est pas satisfaisante et il faudra chercher des moyens de l'améliorer, peut-être pas en quantité, mais en qualité.

Propositions pour améliorer l'information

Deux choses m'apparaissent nécessaires : un contenu de qualité et un processus de communication adéquat.

Le premier point est fondamental. Il est inutile de songer à améliorer l'information sur la recherche si cette dernière ne porte pas sur des sujets pertinents, si elle n'est pas faite avec sérieux et compétence, si les résultats n'en finissent plus de paraître. Parmi les projets de recherche proposés, il faut retenir ceux qui correspondent à des problèmes réels, qui visent à court et à moyen terme à enrichir les pratiques éducatives qui sont enracinées dans notre milieu. Ceci ne signifie nullement qu'il faille cesser de subventionner la recherche fondamentale — nous avons aussi besoin de recherches théoriques valables —, mais plutôt qu'on doit établir des priorités pour la recherche et ne pas craindre de consacrer une bonne partie des fonds de recherche à des travaux qui auront des retombées pas trop lointaines sur l'éducation québécoise. Pourquoi ne pas donner aux éducateurs et aux éducatrices la possibilité d'exprimer leurs besoins et leurs attentes à l'égard de la recherche ? Ceux et celles « qui font l'école », comme on dit familièrement chez nous, auraient assurément des problèmes à soumettre aux chercheurs ou des hypothèses à vérifier. Une recherche menée de concert avec eux aurait certainement un impact plus grand qu'une recherche venue d'en haut, élaborée par des personnes loin de l'école et qui viennent sur le terrain uniquement pour y trouver des échantillons d'étude.

On pourrait aussi favoriser le développement d'une recherche moins hypnotisée par les statistiques et moins engoncée dans des méthodologies lourdes et sophistiquées d'analyse des données. Dans plusieurs cas, une recherche plus souple, fondée sur l'observation sur place et l'analyse approfondie donnerait une meilleure image de la réalité qu'un tableau statistique, sans compter qu'on allégerait toute l'opération de compilation des résultats.

Les recherches qui servent à faire avancer les théories et les disciplines ou à développer des méthodologies ne sont pas les plus intéressantes pour les éducateurs. L'éducation étant, comme on l'a dit, une pratique, les recherches dans ce domaine devraient avoir des effets sur cette pratique et on s'attend que les chercheurs décrivent les effets possibles ou escomptés.

La volonté de faire connaître leurs travaux en dehors du cercle des spécialistes n'anime pas tous les chercheurs. Certains croient que la diffusion des résultats revient à l'organisme qui commande ou qui subventionne la recherche, d'autres pensent que la rédaction des rapports de recherche suffit au rayonnement de la recherche.

Ils oublient que lire des rapports de recherche lorsqu'on n'est pas des spécialistes exige une motivation hors du commun. On ne peut pas demander cela aux enseignants qui sont, on le sait, inondés d'informations de toutes sortes.

Pourquoi les organismes de recherche n'engagent-ils pas des communicateurs compétents qui pren-

draient en charge l'information sur les recherches en cours et sur celles qui sont terminées, qui sensibiliseraient les chercheurs à la nécessité de faire connaître leurs travaux et qui aideraient ceux qui le souhaitent à rédiger des textes dans un langage accessible au plus grand nombre ?

Une communication efficace suppose qu'on mette l'information à la portée des lecteurs, c'est-à-dire qu'on écrive des articles dépouillés du jargon des spécialistes, qu'on choisisse dans la masse des informations celles qui ont le plus d'intérêt pour le public visé et qu'on fasse ressortir les liens qui existent entre les éléments de la recherche et la pratique quotidienne des éducateurs. Des répertoires de recherche à jour et plus descriptifs faciliteraient aussi la tâche des diffuseurs.

En somme, il faut trouver des moyens d'établir ou de rétablir le dialogue entre les parties en cause, d'abord pour que la recherche en éducation tienne compte des besoins et des préoccupations des éducateurs, ensuite pour que les découvertes de la recherche atteignent les principaux intéressés et qu'elles produisent les effets qu'on peut, à juste titre, en attendre.

Les lecteurs l'auront compris : tout ce développement repose, un peu naïvement peut-être, sur le postulat qu'on ne fait pas de la recherche en éducation pour le plaisir de faire de la recherche, mais plutôt dans le but, à plus ou moins long terme, d'aider le mieux possible les jeunes et les moins jeunes qui sont ou seront bientôt en train de s'éduquer !